



Notre Parler Français

Par A. Decelles

QUEL charme pour un Canadien, en France, d'entendre parler sa langue avec un sentiment esthétique qui sait tirer de cet instrument merveilleux toute l'harmonie, la grâce et la force dont il est susceptible! Pour nos oreilles, c'est une vraie musique. On sent l'art, aussi raffiné qu'inconscient—résultat de l'éducation familiale—qui sait donner aux mots, voire à chaque syllabe, leur valeur propre, en accentuant celui-là ou celle-ci pour les détacher des autres, et les mettre en relief. Même chez les enfants, la langue résonne comme un chant d'oiseau, selon un rythme qui semble appris, mais qui n'est que l'effet de l'exemple répandu dans l'air ambiant. Que de fois je me suis arrêté dans les jardins publics pour écouter, émerveillé ce gazouillis où les paroles enfantines s'envolent, claires, dans de petites phrases légères, impeccables au point de vue de la grammaire. Ce n'est pas ici que les pères et mères s'appellent poupa et mouman!

Il y a tant de différence entre le parler du Canada et celui de France, que c'est à se demander si c'est bien la même langue que l'on parle à Québec et à Paris? Le fond est bien le même; il est presque naïf de le dire, mais quelles dissemblances dans les inflexions, les assonances, enfin dans la mise en oeuvre de l'idiome! Sortant un jour d'une boutique à Paris, avec un ami, une domestique nous dit bonjour d'une façon qui provoqua chez l'un de nous cette réflexion à laquelle l'autre ne contredit pas: "Dire que pas une personne des plus instruites chez nous ne pourrait dire ce mot avec la même grâce et la même inflexion! Et pourtant les Français de France et ceux du Canada ont dû parler un jour le même langage!"

Comment cet écart s'est-il produit? De

quel côté la langue s'est-elle transformée. Où est-elle restée stationnaire? Quelles influences ont poussé au mouvement d'un côté, et établi l'inertie de l'autre? L'observation nous justifie de croire que la situation spéciale, suite de la séparation avec la France, a immobilisé notre idiome. Sous le régime anglais les Canadiens se sont cantonnés à la campagne.

Durant soixante ans, l'isolement du côté de la France fut complet; aucun rayon du foyer principal de la langue ne rayonnait jusqu'aux rives du Saint-Laurent. Il en est résulté que pour la langue parlée, nous en sommes restés au dix-huitième siècle. Comme cela nous semble apparent lorsqu'on lit la grammaire de Restaut (1759) qui nous a plus régi que celle de Chapsal ou de Larousse! N'est-ce pas pour nous que Restaut semble tracer cette règle: On écrit "cette maison," "à cette heure," et l'on prononce "ste maison" "astheure," ou bien encore on écrit "la nôtre, la vôtre, et l'on prononce la note, la vote?"

C'est dans la population peu instruite et chez les ouvriers de nos villes que se parle le pire langage. Le contact constant des Anglais auxquels ils empruntent leurs expressions techniques, en leur donnant une désinence française, aide à la plus regrettable déformation. Nous comprenons que les Français soient estomaqués lorsque retiennent à leurs oreilles les expressions baroques trop connues, émaillées de baptêmes, de torieux et de maudits! Il y a dans les classes élevées, instruites, des villes—hommes de profession, négociants,—des personnes en assez grand nombre qui s'observent. Au-dessous d'elles, c'est l'anarchie, même chez les gens d'une moyenne instruction.